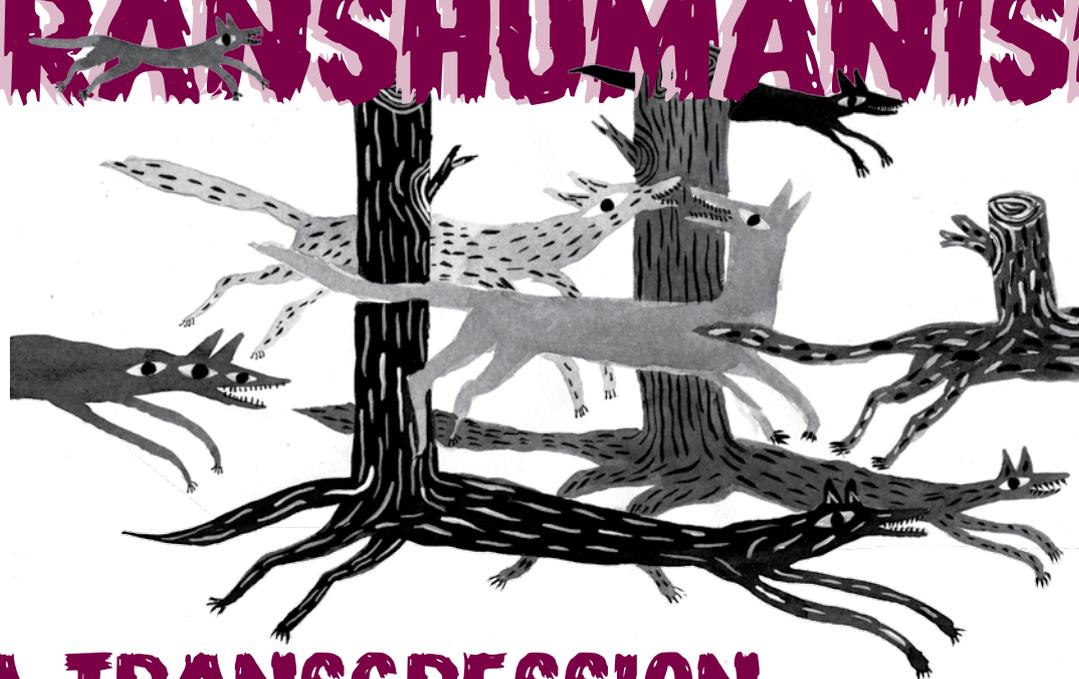


TRANSHUMANISME



LA TRANSGRESSION AU SERVICE DU POUVOIR

Le transhumanisme se définit volontiers comme une philosophie, dont l'objectif déclaré est de penser la maladie et la mort comme indésirables et non-nécessaires.

Pour se débarrasser de tels désagrèments, la technologie – rempart aux tracasseries de la condition humaine – va nous permettre d'augmenter, d'améliorer et de dépasser les limites de notre biologie, et donc notre humanité. En d'autres termes, il faut augmenter la vie : augmenter l'humain, augmenter la réalité et tout ce que l'on peut. Au-delà de l'absurdité d'une démarche fondée sur le « plus égal mieux », cette lecture du monde et ses applications conduisent à de nombreux problèmes, dont la réduction de l'humanité à la biologie n'est pas le moindre. Les transhumanistes pensent qu'en fusionnant l'homme et la machine via la biotechnologie, les nanotechnologies moléculaires

et l'intelligence artificielle, un jour la science donnera forme à des humains qui ont des capacités cognitives augmentées, qui sont physiquement renforcés, émotionnellement plus stables et avec une durée de vie indéfinie. Cette voie conduira à des êtres post-humains qui seront bien supérieurs à l'humain. Le design de ces corps et esprits tout augmentés est déjà bien avancé. Natasha Vita-More^[1] a prototypé le cerveau et le corps du transhumain à venir : capacité à déconnecter les émotions pour améliorer la rationalité et l'évalua-

[1] Vita-More pour Vie-Plus. Une oreille francophone ne peut s'empêcher pourtant d'y entendre un lugubre *Vis ta mort...* Natasha Vita-More est l'auteure du *Manifeste Transhumaniste* (1983), actuellement présidente du comité de direction d'*Humanity +*, l'association mondiale transhumaniste. Chargée de cours à l'*University of Advancing Technology* (une structure privée à but lucratif) en Arizona, son propos principal est que l'efficacité améliorera les conditions et la survie humaines.

tion des coûts et des bénéfices, libération des instincts, capacité à éteindre certaines parties du cerveau pour neutraliser les effets du manque de sommeil, augmentation du spectre visuel, implémentation de nanopuces pour diagnostique en temps réel, régulation de l'obésité, dents auto-nettoyantes, peau incoupable, etc. À terme, le prototype du corps transhumain est pensé pour être sans âge, pour le remplacement des gènes, le changement de genre et le recyclage de ses déchets. Les surhommes ne sont pas très loin, et les surfemmes ne tarderont pas à suivre. « Par comparaison, les humains résiduels ne sont que des sous-hommes »^[2]. Il s'agit d'une volonté de toute-puissance et de contrôle total, une lecture totalisante de l'humain et de son environnement. Évidemment, parmi les applications mentionnées, au-delà des grands éloges de la fin du handi-

[2] Rastier, François. « Sciences de la culture et post-humanité » *Texto !* septembre 2004. Disponible sur : www.revue-texto.net

LE PROJET CALICO

En septembre 2013, Google annonce en fanfare son nouveau projet : CALICO. Le *Time Magazine* titre : « Le nouveau projet de Google pour résoudre la mort^[3] », ce fameux problème. Pendant les semaines qui suivent, il est impossible de trouver quelque information que ce soit sur le projet qui ne soit pas issue du communiqué de presse. Plus tard, viendront les déclarations de modestie : il ne s'agit pas tout de suite d'être immortel. En attendant de jouer les alchimistes à plein régime, la première pierre philosophale permettra d'augmenter la durée de la vie d'une vingtaine d'années, jusqu'à 100 ans. Même le *Times* s'interroge : « Pourquoi une entreprise qui s'est bâtie en trouvant des informations et en affichant des publicités à côté est sur le point de dépenser une somme inconnue sur un projet qui va à l'encontre du fait le plus basique de la condition humaine, la certitude existentielle du vieillissement et de la mort ? » (sept. 2013). Aujourd'hui, on trouve un peu plus d'éléments sur le projet CALICO, issu du Google Lab, le département Recherche & Développement de Google, présenté sur Wikipédia comme un complexe semi-secret. Les vapeurs sulfureuses du secret, savamment publiées dans la presse, masquent sans peine les manifestations quotidiennes des habitant·es de la Silicon Valley contre la gentrification et les Google Bus emmenant les employé·es sur le lieu de travail dans des conditions optimum leur permettant de travailler... À la tête du projet CALICO, Art Levinson, ancien président d'Apple, ancienne tête de Genentech, un leader de la biotechnologie (les hormones de croissance pour les enfants en 1985). À ses côtés, Cynthia Kenyon qui travaille sur le rallongement de la vie des vers par le contrôle génétique et hormonal. Il est rassurant de lire que ces grandes biologistes ont leur petite lubie. Ses recherches ont amené Kenyon à changer son régime alimentaire : elle a cessé de manger des « carbohydrates à haut index glycémique » quand elle a découvert que mettre du sucre sur les vers réduisait leur durée de vie... CQFD.

[3] <http://time.com/574/google-vs-death/>

LES ARGUMENTS DU TRANSHUMANISME

cap et du vieillissement – arguments-phares du transhumanisme –, on trouve le domaine militaire et celui du travail.

Pour diffuser toutes ces idées, une armada de blogs, de sites, de conférences, de projets et le magazine *H+* (pour humain augmenté), qui se préoccupe des tendances technologiques, scientifiques et culturelles qui changent fondamentalement l'humain. Bon, tout ça pourrait être les délires d'une poignée d'allumé·es. En fait c'est le cas, sauf que les allumé·es en question ne sont autres que Google et consorts ; « les programmes transhumanistes sont des succès de librairie (cf. Ray Kurzweill, *Age of Spiritual Machine*, 1999) et l'un des principaux animateurs de la World Transhumanist Association [Association transhumaniste mondiale, aujourd'hui rebaptisée *Humanity+*], William Bainbridge, est aussi le Directeur de la Division of Information and Intelligent Systems de la National Science Foundation, co-auteur du rapport *Converging Technologies* et co-directeur du programme NBIC : à ce titre, il dispose d'un budget fédéral de 850 millions de dollars par an » (Rastier 2004).

Le discours transhumaniste se donne volontiers en creux. Avec une communication principalement vidéo et sous forme de blogs, on voit sans cesse ressurgir les mêmes mots-clés laissant dans l'ombre de la scientificité le détail des projets décrits. Les technologies sont exponentielles, les capacités augmentent, on inspire de nouvelles générations de leaders pour s'occuper des grands défis de l'humanité. Et bien sûr, il s'agit toujours de *changer le monde*, mais surtout l'humanité. Au-delà de la rhétorique creuse, des délires et des usages ultra-technologiques, tous ces projets ont en partage des lectures du monde qui reposent sur la maîtrise totale, sur la puissance de contrôle ainsi que sur une compréhension bien particulière de ce qu'est l'humanité. Dans un double discours, le transhumanisme vise un « stade de l'évolution qui n'intéresse pas l'espèce, mais des individus d'élite » (Rastier 2004), tout en annonçant un programme total pour l'humanité. La peste ou le choléra. En effet, il est bien clair d'une part



que ces « avancées » technologiques ont un coût qui les rend impartageables à l'ensemble de l'humanité. Si c'est plutôt une bonne nouvelle que de savoir que nous ne serons pas obligées d'être augmentées, c'en est une mauvaise que l'on soit repositionnées dans une échelle où certains le seront quand d'autres non. D'autre part, la perspective d'un programme total pour l'humanité n'est guère plus réjouissante.

Pour regarder plus en détail le discours transhumaniste, le *biohacking* offre un bon point de vue qui indexe de nombreux traits caractéristiques de cette pensée. Pratique qui se dit volontiers subversive, le *biohacking* consiste à hacker le corps comme on hacke un ordinateur. Il s'agit de modifier technologiquement le corps afin de contrôler et *in fine* maîtriser des opportunités. De quelles opportunités s'agit-il, ce n'est jamais bien clair, mais ça doit sûrement valoir le coup, puisque Bill Gates a déclaré dans le magazine *Wired* que s'il était jeune aujourd'hui, il ne ferait plus d'informatique, mais du *biohacking* : rien de moins que « *hacker le software de la vie (l'ADN)* ».

La présentation de Halim Madi à la TEDx de Bordeaux, en 2012^[4], concentre ces différentes caractéristiques : le but de notre évolution, dit-il, c'est juste de se reproduire. Pour s'échapper de cet ordre naturel qui ne correspond plus à nos vies d'aujourd'hui, il faut augmenter la réalité, trouver de nouvelles routes, « *remettre en question les conventions* ». C'est simple : l'évolution veut quelque chose (*sic*), on veut autre chose. Il faut résoudre le problème. On retrouve là un certain nombre d'arguments transhumanistes : le *fonctionnement* au centre de tout, la rupture avec les origines, l'opposition biologie vs. technologie, une volonté de puissance, le tout emballé dans un avant-gardisme triomphant teinté de transgression.

[4] En ligne sur youtube.



BIOLOGIE CONTRE TECHNOLOGIE, OU COMMENT ÉVACUER LA SOCIÉTÉ

Dans cet univers transhumaniste, la question est en effet toujours de résoudre le problème. Pour cela, comme avec un ordinateur, on découpe le problème en paramètres sur lesquels on peut agir. Lorsque les transhumanistes affirment que l'humanité est modifiable, ils ancrent en fait une lecture de l'humanité comme un programme.

La question de la genèse est aussi omniprésente. Il y a une origine de l'humanité qu'il faut dépasser. Il faut faire rupture avec les origines. Posture rhétorique éculée que celle des grandes annonces de changement de modèles de société. Éculée, certes, mais qui permet de faire passer une drôle de lecture du monde : si la finalité de l'humanité est à négocier, c'est bien qu'elle existe. Comme le dit Madi : « *l'évolution veut quelque chose* ». L'humanité répondrait ainsi à l'ordre naturel duquel on doit s'enfuir. C'est avec le féminisme qu'il faut répondre ici que l'ordre naturel n'existe pas plus

que l'ordre divin. Cette consécration paradoxale des origines implique que comme une machine programmée pour faire quelque chose, les humains seraient programmés pour un certain but (la reproduction, etc.). Ne reste plus qu'à modifier le programme. Faire descendre dieu sur la terre, programmer la Providence.

Le transhumanisme joue ici sur un amalgame séduisant pour forger ses arguments, celui entre nature et nature humaine : si la nature ne nous convient pas (et comment nous conviendrait-elle ?), c'est que la nature humaine est à changer. C'est ainsi que les transhumanistes en viennent à une lecture purement biologique de l'humanité qui peut prendre les formes de la toute puissance, puisque comme dans un programme informatique, tout est modifiable. Il s'agit donc de modifier la nature humaine, en lui donnant un fondement scientifique. C'est bien des frontières de l'humanité (ou, dans les termes de Kurzweill, de la civilisation)

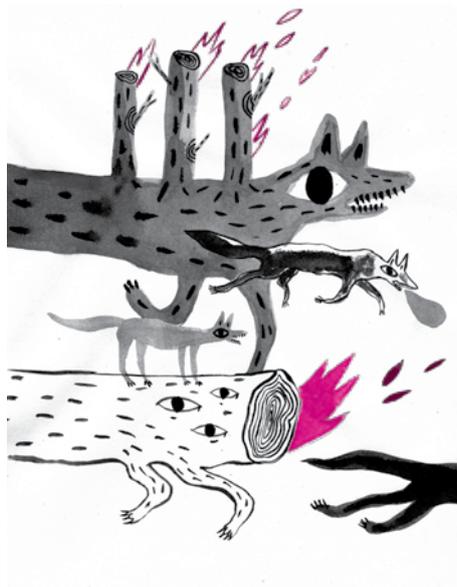
dont il est question. Or, à chaque fois que certains se sont essayés à définir les limites de la condition humaine, ça s'est plutôt mal passé : darwinisme social qui se décale de l'espèce à l'individu, la division entre sur-hommes et sous-hommes, mais aussi plus largement les frontières sans cesse réinventées entre civilisation et barbarie. S'il ne s'agit pas de purification ethnique pour les transhumanistes, il s'agit bien de purification de l'espèce. En d'autres termes, les transhumanistes prolongent le mythe de l'opposition entre une biologie « naturelle » et une technologie « artificielle ». Pour s'échapper de notre condition biologique, la technologie est le salut. Or, quelle est cette condition biologique dont on parle, sinon une construction idéologique qui permet de hiérarchiser les sociétés



[6] Je reste convaincue que les incursions « libertaires » des TED ne sont que les conséquences périphériques et accidentelles d'un appel à communication volontairement très large et quasiment an-idéologique, dans lequel peuvent se reconnaître des gens d'horizons variés qui trouvent là un espace de parole. Les fondements du projet général des TED ne me semblent en effet pas reposer sur la création d'un tel espace de parole. Plutôt, cette affirmation d'une « liberté de parole » permet de vanter une posture novatrice, libre-penseuse, voir frondeuse qui donne un vernis séduisant

et le monde ? Une telle lecture qui repose sur l'idée d'une finalité (de l'évolution, de l'humanité ou de « l'ordre naturel ») sacre la biologie comme le terrain ultime de l'humanité. On réduit la société à l'espèce. « *Tout progrès social se résume alors à une amélioration de l'espèce* » (Rastier 2004). Il s'agit en fait ici d'un programme de naturalisation des cultures, qui invite volontiers à l'eugénisme^[5] : « *quand l'individu se définit par son patrimoine génétique, ce prétendu patrimoine devient un objet*

[5] Francis Crisk, découvreur de l'ADN et pris Nobel, écrit : « *aucun enfant nouveau-né ne devrait être reconnu humain avant d'avoir passé un certain nombre de tests portant sur sa dotation génétique (...) S'il ne les réussit pas, il perd son droit à la vie.* » (Rastier 2004).



à l'ensemble. Ce qui n'invalide pas, bien sûr, les arguments émancipateurs de certaines présentations. Ceci serait à discuter plus en profondeur.

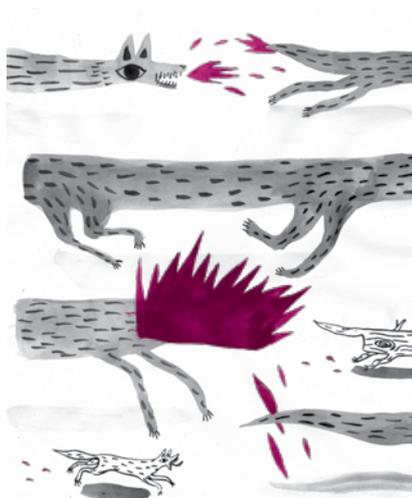
[7] Marinetti, auteur du Manifeste Futuriste (1909) est l'initiateur italien du mouvement futuriste qui prône l'amour de la vitesse, de la machine et de la violence pour se débarrasser du culte du passé. Faisant l'éloge de la guerre et de la performance, Marinetti sera parmi les fondateurs des Faisceaux italiens de combats en 1919, premier parti fasciste italien.

LES CONFÉRENCES T.E.D. : TECHNOLOGY, ENTERTAINMENT & DESIGN

Le slogan de ces conférences internationales est simple : « *diffuser des idées qui valent la peine d'être diffusées* ». D'ailleurs, on n'en apprend guère plus en fouillant sur le site. On y parle d'une « *communauté mondiale accueillant tous les gens de toutes les disciplines et de toutes les cultures pour atteindre une compréhension du monde plus profonde* ». Un focus sur les idées, car ils « *croient passionnément au pouvoir des idées pour changer les attitudes, la vie, et enfin le monde.* » Oui, c'est bien ce qui est en jeu : une croyance passionnée dans le pouvoir. En regardant certaines des innombrables vidéos des événements TED, le bilan est mitigé : si l'on y trouve des présentations à la tonalité plutôt émancipatrice (par exemple *The danger of a single story*, où l'auteure nigérienne Chimamanda Ngozi Achidie parle « *du danger de la narration unique* », celle des blanches ou celle des riches), on tombe également sur un grand nombre de présentations plus délirantes les unes que les autres, que ce soit pour diffuser des idées sur le *soft-power* au moyen de la métaphore du chef d'orchestre ou sur le *biohacking*, et bien évidemment, tous les grands noms du transhumanisme y ont participé^[6]. L'essentiel est bien de défendre une vision *technologiste*, tout en *amusant* le public et en *designant* le tout d'une manière managériale. À TED, on se préoccupe du futur, quitte à être futuristes. En France, les Marinetti^[7] en puissance y parlent de drones open source pour nettoyer la mer, de l'humanoïde de demain au service de tous ou encore du télétravail d'avenir. La notion de changement est omniprésente dans le discours TED. Le changement est bon et vertueux, il est bienfaiteur et il sauvera l'humanité. C'est évidemment un discours sans ennemi, ou plutôt un discours qui permet de renvoyer sans effort tout détracteur à un conservatisme poussiéreux et passéiste.

politique, littéralement biopolitique » (Rastier 2004, *ibid.*). Le transhumanisme apparaît alors comme un programme de régénération (générer à nouveau) de l'humanité^[8]. En évacuant la culture au profit de la biologie, modifiée ou non, comme définition de l'humanité, le transhumanisme évacue toute dimension politique possible. Il efface l'existence même de la société. La barbarie devient un au-delà de l'humanité à conquérir pour étendre la civilisation humaine. Mais en travaillant à dépasser les limites organiques de l'humain pour étendre l'empire humain vers les confins de la machine, on imagine de nouvelles périphéries à coloniser, de nouveaux espaces à conquérir, et donc – forcément – de nouveaux barbares s'opposant à la mission civilisatrice du transhumanisme qui ne déclare aucun autre but que celui d'améliorer cette humanité. Alors qu'il vide toute discussion politique de ses fondements, le transhumanisme se réserve un espace où confiner d'éventuels ennemis, forcément réactionnaires puisqu'enrayant la grande marche en avant.

[8] En ce sens, le transhumanisme ne constitue absolument pas un dépassement ou une critique de l'idéologie humaniste. Il en est plutôt un prolongement.



LA VOLONTÉ DE PUISSANCE COMME PROGRAMME POLITIQUE

Le transhumanisme est donc une proposition d'effacement brutal et total de tout ce qui fait société pour ériger la biologie comme seul espace de transformation. A quoi il faut ajouter que ces transformations ne sont pas négociables, puisqu'elles ne peuvent qu'être amélioration, augmentation, dans une lecture positiviste forcenée. Mais quel est ce besoin d'améliorer l'humanité, au-delà de l'angoisse de la mort ? L'humanité est-elle à ce point insuffisante ? Dans cette frénésie insatiable de maîtriser plus, d'avoir plus de capacités, de pouvoir toujours plus, on peut lire le programme politique du transhumanisme : une volonté de toute-puissance qui veut maîtriser le monde. Une vision totalisante de l'homme, où tout est sous contrôle. Une lecture entièrement cartographiée du monde où chaque information est retraçable. Un besoin malsain que tout et chaque chose soit à la place qu'on lui a assigné.

[9] L'ethos, en rhétorique, constitue la posture depuis laquelle on parle, l'image de sa personnalité qu'une personne donne d'elle-même à travers son discours et qui transparaîtra dans celui-ci. En d'autres termes, l'ethos correspond à une certaine posture éthique mobilisant certaines valeurs (révolté, légitime, vertueux, pragmatique, etc.) qui viendra donner un appui moral à un discours particulier.

[10] Patron de Facebook.

[11] Kyle Munkittrick est affilié à l'Institut d'éthique et des technologies émergentes (USA) qui offre à ses donateurs une copie du *Cyborg citoyen*. Munkittrick travaille sur l'augmentation de l'humain, la sexualité et le genre au nom de la bioéthique. Il n'hésite pas à se réclamer de la théorie critique.

QUAND LA TRANSGRESSION SAPE L'ÉMANCIPATION

Mais le transhumanisme n'ignore rien des tactiques managériales les plus crasses. Un revêtement sexy lui est sans cesse appliqué : celui de la transgression. En se parant du frisson de l'interdit transgressé, le transhumanisme joue les génies rebelles. On trouve régulièrement dans les productions transhumanistes un « *ethos*^[9] de garagistes », emprunté à l'univers *DIY*. C'est le portrait de l'apprenti sorcier qui démarre dans son garage l'amélioration de l'univers, avant de démarrer sa start-up, tel un Zuckerberg^[10] en puissance, en qui personne n'a cru mais qui révolutionnera bientôt le monde. Pour cela, il est nécessaire que ce soit une nouvelle *génération*. Bien que les ténors du transhumanisme n'en soient pas à leur prime jeunesse, l'apologie de la *prochaine génération* et ses nouvelles idées est permanente. Cet *ethos* du garagiste permet aussi la posture prophétique du marginal qui crie à la société une vérité qu'elle refuse encore de voir. On passe de la marge à l'avant-garde. Quoi de plus naturel pour un projet si visionnaire, tels de nouveaux futuristes se réappropriant la transgression ? Peu importe si l'outsider incompris est bien vite épaulé par les barons des « *Labs* » et autres « *Universités* » qui assoient la légitimité de ces travaux. Cette posture emprunte à l'univers punk ou radical. Un livre célèbre du *biohacking* titre *Biopunk*, et les *cyberpunks* reviennent régulièrement dans les textes. Pour la bonne raison que le punk incarne la marge de la société, la bidouille et surtout la *transgression*. On saupoudre un frisson sulfureux sur les biohackers de l'ombre qui travaillent sur le tournant de l'humanité qu'elle n'a pas encore vu venir. Ailleurs, c'est le féminisme et les transgenres qui sont invoqués à la rescousse : en 2009, Kyle Munkittrick^[11] publie dans *H+* un article qui présente le transhumanisme et le cyberféminisme d'Haraway

comme des philosophies complémentaires. Là, c'est la transsexualité qui est ramenée au transhumanisme. Celle-ci, peut-on lire, est d'ailleurs mieux acceptée que le transhumanisme et constitue donc une bonne voie pour amener à un futur post-humain. Si on avait su que la transsexualité permettait de faire du lobbying...

En d'autres termes, le transhumanisme se positionne volontiers du côté de la transgression. Si cette idée de transgression est évidemment plaisante, elle est loin d'être suffisante et ne garantit aucune tendance émancipatrice. Les lignes précédentes, je l'espère, ont montré à quel point le projet transhumaniste de prétendue transgression de l'humanité n'a rien d'émancipateur. Et c'est peut-être là la leçon que l'on peut tirer du transhumanisme : la nécessité de ne pas se laisser embarquer par les sirènes de toute transgression. De rester attentive aux volontés de puissance qui peuvent se nicher jusque dans les discours subversifs. Car remettre en question les rapports de pouvoir ne nous préserve pas de ces volontés de puissance. Le terme-même de transgression cyborg devrait nous mettre la puce à l'oreille : la cybernétique trouve son étymologie dans le gouvernement (cyber-/gouber-).

POUR EN FINIR

Le transhumanisme constitue donc un projet politique pour l'humanité entière. Contre cet ambitieux programme d'asservissement du monde, il est nécessaire de replacer la culture, au sens de ce qui fait société, au centre de nos préoccupations, de travailler sur la manière dont nous faisons société, sur les normes en présence, sur les relations sociales, plutôt que d'accepter le biologique comme terrain de bataille. Car c'est en société seulement que l'on peut créer des marges de manœuvres et négocier ce que l'on veut faire de nos vies. C'est en société que l'on peut s'insoumettre à la fois à la biologie et son ordre naturel, et aux experts de la technologie qui nous enferment dans des oppositions héritées de l'ordre divin. Autrement dit, laisser l'humanité comme un point aveugle et ne pas la définir pour éviter une nouvelle définition programmatique de l'humain, qu'il soit augmenté, hybridé ou subverti. ●

BREUGHEL



La Singularity University est une institution créée en 2009 sur le campus californien de la NASA. Issue d'une collaboration entre Google et la NASA et financée entre autres par Genentech dont on a rencontré le nom plus haut, l'université accueille des « grands penseurs et des étudiants » qui – eux aussi – veulent changer le monde ! Décidément, il y a quelque chose de pourri au royaume anté-humain... On y parle de nanotechnologies, d'intelligence artificielle, d'immortalité, d'éradication de la pauvreté, etc. Lors de l'école d'été, chaque étudiant est appelé à concevoir un projet ambitieux dont la caractéristique est de changer significativement la vie d'au moins un milliard de personnes en dix ans. Autant dire que les mémoires de fin d'année ont intérêt à tenir un peu la route, avec un milliard de personnes embarquées dans la galère. Formulé plus simplement par un des fondateurs de cette université, « dans quelques années, les ordinateurs seront si puissants qu'ils deviendront aussi intelligents que l'ensemble de l'humanité. Il est donc urgent de former une nouvelle génération de dirigeants qui pourront bien gérer la croissance exponentielle de la technologie. » La Singularity University, oxymore fondée d'après la théorie de la Singularité, est un lieu où s'élabore la pensée transhumaniste. La théorie de la Singularité a été diffusée par Ray Kurzweil, le patron de l'université du même nom, ancien directeur de Google et actuel consultant pour l'Armée américaine sur les initiatives technologiques, le grand nom du transhumanisme. Sa théorie repose sur un concept selon lequel, à partir d'un point hypothétique de son évolution technologique, la civilisation humaine connaîtra une croissance technologique d'un ordre supérieur. Enfin, le mot est lâché, on parle bien de civilisation...

Alain Damasio

Extrait d'un entretien réalisé par Guillaume Gourgues et Ouassim Hamzaoui publié dans « La Brique » le 4 mai 2015

Si l'on suit plusieurs philosophes qui t'intéressent (notamment Sloterdijk et Deleuze), il apparaît que l'outillage technologique est proprement inhérent à l'activité humaine. Il n'y a pas d'humanité sans technique, de nature humaine préexistante à la « découverte » d'objet technique. Comment dès lors s'opposer à ces discours de plus en plus présents et qui, au nom du dépassement des limitations humaines et avec toute l'évidence du bon sens, réclament une intensification illimitée de la « technologisation » de la vie des hommes ?

Oui, la thèse de Sloterdijk dans *La Domestication de l'Être* est magnifique, lorsqu'il explique que nous naissons du jet de pierre, de l'espace ouvert par la pierre capable de toucher une cible à distance, qui signe le premier geste technique et nous ouvre à l'action médiée de l'outil. L'humain s'est « hominisé » par la technique, et ce, tout au long de son évolution.

Je pose simplement que nous atteignons depuis vingt ans environ, à mon sens, un effet de seuil, de basculement, pas seulement dans l'anthropocène [NDLR : Inventé au début des années 1990, le terme « anthropocène » désigne une nouvelle époque géologique qui, s'ouvrant à la fin du XVIII^e siècle et sous la révolution industrielle, se caractériserait par le caractère désormais prédominant de l'influence de l'espèce humaine sur

la biosphère] d'un point de vue écologique, mais dans l'anthropoièse, c'est-à-dire la fabrication de l'homme par l'homme, son auto-ingénierie, notamment génétique, médicalement, cyborgiaque et chimique.

Les Transhumanistes sont d'assez bons rhéteurs, qui tentent de masquer les sauts anthropotechniques qu'ils mettent en œuvre dans un discours de la simple continuité. Vous portez des lunettes ? Vous êtes déjà un transhumain ! Rien de neuf ! Nous ne faisons qu'intensifier ce qu'est l'évolution naturelle de l'homme vers une hybridation techno de plus en plus fine !

La vérité est qu'il y a des sauts qualitatifs très nets, qui touchent à l'eugénisme, au corps-à-corps avec le monde, au refus rationaliste du hasard précieux, à la liberté du vivant, à ce qui fait de nous des hommes : la fragilité, clé de la sensibilité et de l'empathie à autrui, la vulnérabilité, le vieillissement vécu qui nous change, qui nous mûrit, qui nous grandit. Le fait de ne pas tout contrôler, qui nous rend vif et nous met en mouvement, en vrai mouvement.

La question que je me pose est simple : la technologie contemporaine continue à nous hominiser, certes, mais nous a-t-elle pour autant humanisé ? Les pouvoirs qu'on

s'offre, et que le transhumanisme veut débrider à l'extrême, selon la pulsion performative de l'esprit du temps – *the sky is the limit* – ne se paient-ils pas d'une dégradation de notre puissance de vivre et d'agir directement, sans délégation aucune, par nous-mêmes ? Est-ce que ce qui est en jeu dans cette lutte qui s'annonce entre le très-humain et le transhumain, ce ne serait pas notre capacité d'autonomie et d'émancipation ? L'accroissement de pouvoir est un leurre, un gimmick (« mon frigo me signale que le lait est périmé » : WTF ? Tu n'es pas foutu de le savoir toi-même ?), si la puissance de vivre qui va l'habiter est absente. Je peux me greffer des lentilles capables de lire un panneau à huit kilomètres, est-ce que ça fera de moi un humain qui sait regarder, qui sait voir ? Je peux accroître ma longévité à 140 ans, est-ce que j'en serai pour autant un homme meilleur, plus heureux, plus intelligent, plus intense, plus apte à saisir ce don extraordinaire d'être né, et cette chance miraculeuse que le temps passe, nous change, nous déçoit et nous enrichit ? Est-ce que la quantité d'existence dit quoi que ce soit de sa qualité ? Pire : est-ce qu'accroître la quantité de vie n'est pas la meilleure façon de diminuer sa qualité, le ressenti viscéral de sa valeur ? Rimbaud et Van Gogh sont morts à 37 ans.

Le transhumanisme est très facile à contrer pour quiconque a un minimum de culture grecque ou quelques grammes de philosophie orientale ou occidentale en lui. Pourquoi vouloir donner à l'homme des outils pour s'autoproduire et s'automodifier quand l'humain dans sa grande majorité, n'a pas été capable, jusqu'ici, d'aller au bout de ses immenses potentialités naturelles de création, d'invention, d'émotions, de vécu profond, de conscience du monde, de lien, d'écoute des autres et de soi ? Pour moi, l'homme a en lui absolument tout ce dont il a besoin pour une vie intense, riche et féconde.

Il suffit qu'il apprenne à aller au bout ce qu'il peut, de ce que sa nature propre lui offre, et qui est exceptionnel : une boule prodigieuse de neurones, d'une plasticité inégalable et un corps susceptible de toutes les sensations, de toutes les captations ultrafines, qui interagit continûment avec cette boule d'incertitude géniale qu'est le cerveau. Pour user d'une métaphore aussi stupide que celles des transhumanistes, comment ne pas comprendre que donner une Porsche à un abruti qui n'a jamais su conduire ne peut que l'éclater contre un pilier de tunnel ? Comment ne pas saisir que vivre 500 ans n'a aucun sens, à aucun titre, si la majorité des gens ne sait même pas habiter, remplir, éprouver du tréfonds leur vie, en saisir le miracle actif ?

Commençons par aller au bout de ce qu'on peut, comme le suggérait Nietzsche. Commençons déjà par avancer vers le sur-humain qu'il invoquait, à savoir un humain débarrassé des affects tristes, du ressentiment, de la mauvaise conscience et de l'idéal ascétique. De la religion qui console, de la haine du pas-comme-moi. Un humain qui dépasse ses peurs, qui adhère au monde, qui sait dire oui au monde et au vivant, en lui et hors de lui. Commençons par devenir épicurien. Et après, on pourra expérimenter des technologies superflues, additives, si on le souhaite, si on le sent, parce qu'on saura ce qu'être humain signifie vraiment, parce qu'on aura épuisé nos potentialités naturelles immenses, si on y arrive un jour !

Le transhumanisme est une solution hâtive et inégalitaire pour des problèmes que notre émancipation propre doit affronter. C'est vouloir le pouvoir, trivialement, quand il faut rechercher la puissance. Cette puissance que des technologies douces comme l'éducation, la formation, la culture peuvent nous faire atteindre beaucoup plus profondément – et avec un bonheur infiniment plus ample.